

SAINTE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

Sainte Marguerite-Marie vint au monde le 22 juillet 1647, dans le village de Vérosvres, au hameau de Lhautecour, diocèse d'Autun. Elle fut baptisée en l'église de Vérosvres dont son oncle Antoine Alacoque, qui fut son parrain, était alors curé. Son père, Claude Alacoque, « notaire royal », y habitait une propriété composée d'une ferme et d'un grand pavillon. C'est là que se passa l'enfance de Marguerite, à part, vers l'âge de quatre ans, un long séjour chez sa marraine, au château de Corcheval.

Sa marraine la laissait libre de jouer, de courir dans les allées et les charmilles du parc. Mais, sur la terrasse du château, s'élevait une chapelle, et Marguerite-Marie se faisait une joie d'y entrer à chaque instant. Les personnes chargées de sa surveillance ne la trouvaient-elles ni dans les jardins, ni dans la maison ? Elles n'avaient qu'à pousser la porte de la chapelle. Elles apercevaient l'enfant, à genoux sur les dalles, ses petites mains jointes, immobile, les yeux fixés sur le tabernacle où elle savait que Jésus habitait dans la sainte Hostie. Marguerite-Marie quittait la chapelle à regret quand on l'appelait, car elle serait restée là des heures entières sans s'ennuyer.

Le bon Dieu attirait le cœur de Marguerite-Marie comme avec un aimant et la voulait tout à lui, parce qu'il lui réservait une grande mission.

Aussi, toute petite, lui fit-il comprendre la laideur du péché et l'horreur de la moindre tache sur la blancheur de son âme.

A l'âge de huit ans, Marguerite-Marie perdit son père. Sa mère, accablée par le chagrin, absorbée par ses affaires à démêler, ses terres à surveiller, dut se décider à mettre sa petite fille en pension chez les Clarisses de Charolles.

Marguerite-Marie, si pieuse, se plut au milieu des religieuses. Celles-ci, de leur côté, admiraient cette charmante enfant, docile, appliquée à l'étude du catéchisme. Elles virent que cette petite âme pure désirait ardemment recevoir Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Aussi, malgré tous les usages de ce temps, elles la préparèrent à faire, dès l'âge de neuf ans, sa première Communion. Cette rencontre avec Jésus alluma dans le cœur de Marguerite-Marie une flamme d'amour qui devait toujours grandir.

Marguerite-Marie ne cherchait qu'à copier les religieuses et rêvait de devenir comme elles.

Peu après sa première Communion, elle tomba gravement malade. Elle ne pouvait plus marcher, souffrait sans cesse, devenait si maigre que les « os lui perçaient la peau de tous côtés ». On dut la ramener chez sa mère.

La maison de Lauthecour abritait une nombreuse parenté deux grands-mères, des vieilles tantes, un oncle fort rude, des cousins. Tout ce monde se disputait souvent et faisait grand bruit.

La petite malade, dans sa chambre, échappait un peu à ce tapage. Trois années, elle demeura couchée, passant dans le recueillement ses interminables journées.

C'était surtout vers la Sainte Vierge qu'elle se tournait avec une vive confiance. Depuis son enfance, elle lui portait une grande tendresse et la priait sans cesse. Son chapelet ne la quittait pas. Elle le récitait longuement, pieusement, y puisant force et patience.

On essayait tous les remèdes sans obtenir d'amélioration. La pauvre enfant restait aussi maigre et souffrante. Un jour, l'idée vint à sa mère de lui proposer un vœu à la Sainte Vierge : la malade, si elle guérissait, promettait de se consacrer à Marie. Cette proposition ravit Marguerite-Marie. Rien ne pouvait la rendre plus heureuse que la pensée de devenir « une fille de Marie ».

« Je n'eus pas plus tôt fait ce vœu, dit-elle, que je reçus la guérison, avec une nouvelle protection de la Sainte Vierge. » Marguerite-Marie, de son côté, eut, pour sa Mère du Ciel, une confiance plus filiale encore.

Marguerite-Marie avait compris, que c'est par *Marie que nous allons à Jésus*.

La Sainte Vierge, en retour, lui montra sa maternelle protection et, plusieurs fois, la délivra de « très grands dangers ».

Avec la santé, la joie du grand air et du mouvement retrouvés, Marguerite-Marie reprit goût à la vie.

Mêlée maintenant à l'existence de la famille, la pauvre petite s'aperçut vite qu'elle aurait plus de raison de pleurer que de se divertir. Mme Alacoque, faible et craintive, s'était résignée à confier ses biens à son beau-frère, Toussaint Delaroche, et peu à peu on l'avait dépouillée de son autorité dans la maison. Les grands-mères et les tantes s'étaient emparées de toutes les clefs. Marguerite-Marie et sa mère ne pouvaient plus toucher à rien. Humiliées, elles vivaient dans un dur esclavage : « C'était la guerre, avouera plus tard Marguerite-Marie, nous n'osions rien faire sans leur permission. »

Marguerite-Marie désirait-elle se rendre à la messe ? L'armoire qui renfermait robe et manteau était fermée, et les vieilles mettaient un méchant plaisir à lui refuser la clef.

En ces tristes années, la jeune fille ne trouvait de joie que dans l'église du village. Devant le tabernacle solitaire, elle oubliait ses peines. Jésus la consolait, l'attirait tendrement à lui et elle ne pensait plus qu'à se « **consumer en sa présence comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour** ». — « J'y aurais passé des jours et des nuits sans boire ni manger », ajoute-t-elle.

Et justement les gens qui l'entouraient cherchaient mille prétextes pour empêcher ses visites à l'église. Si les larmes de Marguerite-Marie coulaient devant leurs refus, on se moquait d'elle. Son oncle l'accablait de grossiers reproches et de calomnies. La pauvre enfant s'enfuyait cacher son chagrin dans les buissons du jardin ou dans un coin d'étable où elle pouvait pleurer et prier tranquille. Quand il fallait rentrer à la maison, un tremblement de frayeur la saisissait.

Pauvre Marguerite-Maire ! Coups et reproches tombaient alors sur elle :
« Paresseuse ! égoïste, tu n'es pas digne de manger du pain !... » Aussi, parfois, n'osait-elle s'asseoir à la table de famille.

Après le souper, elle devait se rendre à la cuisine pour laver la vaisselle avec les domestiques.

Quand enfin tout dormait dans la maison, Marguerite-Marie, seule dans sa petite chambre, pleurait longuement aux pieds de son crucifix. Jésus alors venait la réconforter, l'éclairer. « C'est par amour pour toi que j'ai souffert », lui disait-il. Il enseignait à cette enfant la nécessité de porter sa croix pour lui ressembler dans sa passion. Instruite et fortifiée par son divin Maître, Marguerite-Marie pardonnait à ceux qui lui causaient tant de peine. Elle priait pour eux, leur rendait service, ne se plaignait jamais, ni ne racontait à personne ce qu'elle endurait.

Quand Marguerite-Marie eut 18 ans, sa mère désirait vivement la marier. Un matin où elle allait communier, Notre Seigneur lui fit entendre sa voix au fond de l'âme. En rentrant, elle déclara fermement qu'elle ne se marierait jamais et serait religieuse.

En attendant de connaître le couvent où Dieu la voulait, Marguerite-Marie s'occupait des enfants abandonnés, nombreux dans la région. Elle les rassemblait autour d'elle, leur donnait tout l'argent dont elle pouvait disposer, et surtout, leur enseignait les prières et le catéchisme. Ils venaient volontiers près d'elle si douce et compatissante. Celle-ci visitait aussi les pauvres malades de la campagne. Pour l'amour de Jésus, elle lavait et pansait leurs plaies malgré ses vives répugnances.

Où entrerait-elle en religion ?

On lui parla de la Visitation de Paray-le-Monial, les « Sainte Marie » comme on disait alors. En entrant au parloir de ce couvent, Marguerite-Marie entendit une voix qui lui disait au fond du cœur : « **C'est ici que Je te veux !** »

En juin 1671, elle s'arrachait à sa mère si tendrement aimée. A la porte du couvent il lui sembla, avoua-t-elle, « que mon esprit allait se séparer de mon corps en entrant ».

Pour la récompenser de sa générosité dans le sacrifice, Notre-Seigneur la combla de sa tendresse.

Bientôt, les religieuses ne surent que penser de cette jeune Sœur... Sans doute, c'était la plus humble, la plus obéissante, la plus charitable des novices. Mais elle paraissait toujours tellement recueillie, absorbée comme loin de la terre ! La Supérieure, pour l'y ramener, l'envoyait balayer, travailler au jardin. On la chargeait de garder dans l'enclos du couvent une ânesse et son ânon après lesquels il fallait sans cesse courir pour les empêcher de brouter les légumes du potager. On l'employait aussi à l'infirmerie où la besogne pénible ne manquait pas.

Sœur Marguerite-Marie obéissait toujours avec son doux sourire. Ses compagnes ne se doutaient pas que Notre-Seigneur lui tenait partout compagnie. Il l'instruisait, la reprenait des fautes les plus légères, **car Jésus ne peut souffrir la moindre tache.**

Jésus préparait ainsi Marguerite-Marie à la mission qu'il allait lui confier. Le 27 décembre 1673, Marguerite-Marie agenouillée à la Chapelle, vit soudain Notre-Seigneur lui apparaître et lui montrer son Cœur sacré tout entouré de flammes. Il lui dit : **« Mon Cœur divin est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en Lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'Il les répande par ton moyen. »**

L'humble Marguerite-Marie ne savait plus que penser. A ce moment, Dieu envoya à son secours un saint religieux fort instruit, le Père Claude de la Colombière. Il écouta longuement les récits de Marguerite-Marie, examina ses paroles et surtout sa conduite, et lui déclara qu'elle pouvait être en paix, car ses visions étaient de Dieu. Ainsi, Marguerite-Marie reçoit sa mission sur terre : faire connaître le Cœur de Jésus, signe de l'amour de Dieu pour les hommes.

Un an plus tard, Marguerite-Marie a une nouvelle apparition de Jésus qui lui dit : **« Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à S'épuiser et Se consumer pour leur témoigner Son amour ; et pour reconnaissance, Je ne reçois de la plupart que des ingratitude par leur irrespect et leurs sacrilèges et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour Moi dans ce sacrement d'amour... »**

Et Jésus demande qu'en réparation une fête soit célébrée, chaque année, le vendredi après l'octave du Saint Sacrement.

Tache écrasante pour une pauvre petite religieuse timide et craintive, qui ne sort pas de son couvent ! Mais elle ne s'appuie que sur Dieu seul, pour accomplir sa mission. Que de peines, d'humiliations, de critiques à subir pour obéir à Notre-Seigneur !

A 37ans, Marguerite-Marie est nommée maîtresse des novices. Elle demande aux jeunes sœurs d'apprendre à ouvrir leur cœur à Dieu et de répondre à l'amour de Dieu en étant douce envers chacune et chacun. Les novices ont une idée : elles dessinent à la plume « ce cœur rayonnant plus qu'un soleil et transparent comme du cristal » dont leur parle Marguerite-Marie et le lui offrent le jour de sa fête.

Peu à peu, le message de Jésus à Marguerite-Marie est entendu. D'abord auprès des sœurs de sa communauté : elles comprennent l'attitude de leur sœur et l'accompagnent de leur prière. Le Cœur de Jésus devient l'objet de la vénération de la communauté.

En 1688, dans l'enclos de la Visitation, est construite une petite chapelle pour prier le Sacré-Cœur de Jésus rempli d'amour pour les hommes. La nouvelle dévotion commence à se répandre.

L'âme de Marguerite-Marie est dans la joie. « Je n'ai plus rien à souhaiter, dit-elle, je ne désire plus rien puisque le Sacré-Cœur est connu et qu'il commence à régner sur les cœurs. »

Elle meurt doucement et saintement à 43 ans le 17 octobre 1690, après avoir murmuré : « Je n'ai plus besoin que de la miséricorde du Sacré-Cœur... ». Son corps

repose sous une dalle du chœur de la chapelle de la Visitation à l'endroit où Notre-Seigneur lui apparut.

La fête du Sacré Cœur de Jésus est approuvée et célébrée le vendredi dans la semaine qui suit la Fête-Dieu. C'est le début des pèlerinages à Paray-le Monial.

Le culte du Sacré-Cœur, que Marguerite-Marie n'a eu de cesse d'annoncer par toute sa vie, s'étend dans toute la France.

L'humble Marguerite-Marie est canonisée par le pape Benoît XV en mai 1920, en même temps que Jeanne d'Arc.

Dans la chapelle où Notre-Seigneur lui apparut, des pèlerins, par milliers, viennent chaque année invoquer le Sacré-Cœur de Jésus.

En 1873, la construction de la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, à Paris, en est le symbole.

En 1899, le pape Léon XIII consacre l'univers au Sacré-Cœur car l'amour ne connaît pas de frontières. C'est donc dans le monde entier qu'on vénère aujourd'hui, ce Cœur qui a tant aimé les hommes.

Tiré du site maintenantunehistoire.fr